

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

ANNÉE 1921-1922

N° 48

Essai d'une Étude psycho-pathologique

de certains types comiques dans l'œuvre de Rabelais



Thèse pour le Doctorat en Médecine

Présentée et soutenue publiquement le mercredi 21 Décembre 1921

PAR

Paul-Ludovic-Pierre SERRE

Né le 28 Novembre 1895, à Nantes (Loire-Inférieure)

Examineurs de la Thèse	{	MM. CASSAET, professeur	} <i>Président.</i>	
		ARNOZAN, professeur		} <i>Juges</i>
		ABADIE, professeur		
		CRUCHET, professeur		

Le candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'Enseignement médical.

BORDEAUX

IMPRIMERIE J. BIÈRE

18-20, Rue du Peugue, 18-20

1921

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

ANNÉE 1921-1922

N° 48

Essai d'une Étude psycho-pathologique

de certains types comiques dans l'œuvre de Rabelais



Thèse pour le Doctorat en Médecine

Présentée et soutenue publiquement le mercredi 21 Décembre 1921

PAR

Paul-Ludovic-Pierre SERRE

Né le 28 Novembre 1895, à Nantes (Loire-Inférieure)



Examineurs de la Thèse

{	MM. CASSAËT, professeur	Président.
	ARNOZAN, professeur	
	ABADIE, professeur	Juges
	CRUCHET, professeur	

Le candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'Enseignement médical.

BORDEAUX

IMPRIMERIE J. BIÈRE

18-20, Rue du Peugue, 18-20

1921

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS

Doyen

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. LANELONGUE, BADAL, JOLYET, PITRES, GUILLAUD,

PROFESSEURS

MM.			MM.
Clinique interne	ARNOZAN.	Pharmacie	DUPOUY.
Clinique externe	CASSAET.	Zoologie et parasitologie ..	MANDOUL.
Pathologie et thérapeutique générales	CHAVANNAZ.	Médecine expérimentale ..	FERRE.
Clinique d'accouchements ..	VILLAR.	Clinique ophtalmologique ..	LAGRANGE.
Anatomie Pathologique	CRUCHET.	Clinique chirurgicale, infantile. Orthopédie	DENUCE.
Anatomie	RIVIERE.	Clinique gynécologique	BEGOUIN.
Anatomie générale et histologie	SABRAZES.	Clinique médicale des maladies des enfants	MOUSSOUS
Physiologie	PICQUE.	Chimie biologique	DENIGES.
Hygiène	G. DUBREUIL.	Physique pharmaceutique ..	SIGALAS.
Médecine légale	PACHON.	Pathologie exotique	LE DANTEC
Physique biologique et d'électricité médicale ..	AUCHE.	Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	W. DUBREUILH
Chimie	VERGER.	Clinique des maladies des voies urinaires	POUSSON.
Botanique et matière médicale	BERGONIÉ.	Clinique psychiatrique	ABADIE.
	CHELLE.	Clinique d'Oto-rhino-laryngologie ..	MOURE.
	BEILLE.	Toxicologie	BARTHE.
			M. PRINCETEAU.

AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.			MM.
Anatomie et embryologie ..	N. et N.	Médecine générale	LEURET.
Histologie	LACOSTE, chargé.		DUPERIE.
Physiologie	DELAUNAY.		CREYX.
Anatomie pathologique	MURATET.		N...
Parasitologie et Sciences naturelles	R. SIGALAS, chargé.	Maladies mentales	PERRENS.
Physique biologique et médicale	N.	Médecine légale	LANDE.
Chimie biologique et médicale	RECHOU.	Chirurgie générale	GUYOT.
	N...		ROCHER.
Médecine générale	PETGES.	Obstétrique	DUVERGER.
	CARLES.		PAPIN.
	MAURIAU.	Ophtalmologie	PERY.
		Pharmacie	FAUGERE.
			TEULIERES.
			LABAT.
			N.

CHARGÉS DE COURS

		MM.
Cours de clinique dentaire		CAVALIÉ.
— complémentaire de thérapeutique et pharmacologie		CARLES.
— — de médecine opératoire		VENOT.
— — d'accouchements		PERY.
— — d'ophtalmologie		CABANNES.
— — de puériculture		ANDERODIAS.
— — de climatologie et hydrologie médicale		SELLIER.
— — de démonstrations et de préparations pharmaceutiques		
— — de vénéréologie		LAEAT.
— — de pathologie interne		PETGES.
— — de pathologie externe		GUYOT.
— — d'orthopédie chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes annexe de prothèse et rééducation professionnelle		MAURIAU.
		ROCHER.
		GOURDON.

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.

A MES PARENTS

A MA FEMME

MEIS ET AMICIS

A MONSIEUR LE DOCTEUR PERRENS
PROFESSEUR AGRÉGÉ A LA FACULTÉ DE MÉDECINE
DE BORDEAUX
MÉDECIN CHEF DE L'ASILE D'ALIÉNÉS DE CHATEAU-PICON

*En hommage de remerciements pour
l'intérêt qu'il a porté à notre
travail.*

A MONSIEUR LE MÉDECIN GÉNÉRAL DE 1^{re} CLASSE BELLOT
DIRECTEUR DE L'ÉCOLE PRINCIPALE
DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE ET DES COLONIES
COMMANDEUR DE LA LÉGION D'HONNEUR
OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE DOCTEUR RENÉ CRUCHET

PROFESSEUR DE PATHOLOGIE ET THÉRAPEUTIQUE GÉNÉRALES

MÉDECIN DES HOPITAUX

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

*Qui nous a fait le grand honneur de
bien vouloir présider notre thèse.*

AVANT-PROPOS

Rabelais ne saurait être un inconnu pour des médecins. Dernièrement encore la Faculté de Montpellier en célébrait la mémoire. Mais si, d'après une noble tradition, nous honorons en Rabelais l'ancêtre de la médecine française, nous aurions mauvaise grâce à ne pas avouer que ses savantes éditions d'Hippocrate et de Galien ont moins *révélé* sa gloire que « *Les horribles et espouvantables faicts et prouesses du très renommé Pantagruel, Roy des Dipsodes* » Il est vrai que cette épopée burlesque, véritable somme des connaissances humaines du xvi^e siècle, se prête à toutes les recherches des spécialistes. Certains en ont extrait l'anatomie et la physiologie, d'autres le droit, la pédagogie, la géographie, l'art militaire. Nous n'avons nullement l'intention d'ajouter à ces doctes contributions et, pour tout dire, nous aurions trop peur d'être accusé par un écrivain à l'esprit acéré, A. France, de vouloir nous aussi « dépiauter les génies ».

Nous plaçant à un tout autre point de vue qui est de considérer dans le chef-d'œuvre de Rabelais, non l'encyclopédie mais le merveilleux produit d'une conjonction de l'art et de l'observation, nous aimerions nous pencher un moment sur les héros du *Pantagruel*, les regarder agir, les entendre parler, en noter les réactions qui nous surprennent et nous charment comme celles de l'éternel humain qui s'agite au fond de nous-même.

Certes, nous n'oublierions pas pour cela que nous sommes médecin, et n'examinant que les personnages qui nous sembleraient atteints de folie — discrimination bien téméraire, hélas ! mais que pour notre bonheur Rabelais s'est plu à rendre légère — notre observation resterait volontairement psychiatrique.

Trop heureux si au cours de notre travail nous pouvions rapprocher d'une manière concluante les enfants immortels d'un beau génie des êtres périssables de chair, tous, dans les misères de leur corps et les troubles de l'âme, s'apparentant aux humbles fils de l'homme. Notre étude, pour audacieuse qu'elle soit, aurait du moins cette excuse d'avoir essayé d'ajouter encore à la gloire de Rabelais, car le plus bel éloge qu'on fera jamais d'un écrivain, n'est-ce pas de proclamer qu'il nous apprend sans cesse à nous mieux connaître.

CHAPITRE PREMIER.

La Comédie Rabelaisienne

En son *Eloge de la Folie*, Erasme nous parle de ce grec dont toute la démente « consistait à passer des jours entiers seul au théâtre, riant, battant des mains, parce que, devant la scène vide, il pensait assister à des représentations merveilleuses ». Comme ce Grec, Rabelais semble avoir fait naître de sa pure imagination tout un théâtre, tout un monde d'acteurs, d'images et d'idées. Le spectateur qui cherche à voir n'aperçoit rien tout d'abord, ou du moins ce théâtre lui semble obscur, illusoire. Il n'entend que les facéties du bouffon, les grelots du hochet, il se méprend sur le sens de ce rire magnifique, sur cette indulgente, cette inaltérable humeur. Et pourtant, sous le masque grotesque, il y a deux yeux vifs qui regardent et se souviennent, il y a un beau front qui pense et crée.

Protégé de François 1^{er} et de Marguerite de Navarre, médecin particulier de Jean du Bellay (évêque de Paris, ambassadeur de France), professeur d'anatomie à Lyon, correspondant et ami des plus grandes humanistes de son temps, Erasme Guillaume Budé, Etienne Dolet, Rabelais ne pouvait pas être cet ivrogne farceur¹ qui, pour Ronsard :

*Alloit dans le vin barbouillant
Comme une grenouille en la fange.*

1. La légende d'un Rabelais bon vivant à l'instar de ses héros naquit aussitôt après sa mort. Ronsard, qui avait alors 28 ans contribua à propager cette croyance. On ne possède pas de portraits contemporains de Rabelais. Le plus ancien

« Non, non, ce ne fut point un bouffon, ni un charlatan de place publique, mais un homme qui, grâce à la pénétration de son esprit d'élite, saisissait le côté ridicule des choses humaines... un nouveau Démocrite qui se riait des vaines terreurs, des espérances non moins vaines du vulgaire et des grands de la terre, ainsi que des labeurs anxieux qui remplissent cette courte vie¹ » s'écrie déjà son contemporain, le médecin Pierre Boulanger. Et plus tard, au siècle suivant, le Grand Siècle, La Fontaine, Racine (*les Plai-deurs*) vont hériter de son esprit de plaisante bonhomie, Molière va reprendre et porter à la perfection l'analyse des tares et des vices de l'homme, tous trois puisant à même l'œuvre de l'ancêtre, prenant des noms et des locutions, s'inspirant des situations et des personnages.

Qu'est-ce donc alors qui se dissimule de si riche sous le lourd manteau bouffon dont Rabelais, pour des raisons de prudence mais aussi de convenance, a revêtu son œuvre? — une Comédie² où la vie afflue et qui renferme en deux parts égales sa philosophie et le trésor de ses observations. Voici d'abord Pantagruel, issu d'une lignée de bons rois : Grandgousier, Gargantua, hommes simples, vertueux, de bon sens. Pantagruel, « le meilleur petit et grand bonhomme qui oncques ceignit espée » c'est la modération, le courage, la sagesse la piété raisonnable, l'indulgence. Il est à lui seul tout un principe moral, la philosophie même de Rabelais, l'incarnation de ce *Pantagruélisme* qui nous est défini au prologue du

celui de la *Chronologie collée*, date de 1605, c'est-à-dire 50 ans après la mort de l'écrivain. On y voit un homme aux traits graves, aux yeux observateurs, à la bouche ironique. Ce n'est que beaucoup plus tard que les gravures ont représenté une tête de bon moine tout épanouie de grosse joie.

1. Epitaphe de François Rabelais, par Pierre Boulanger, cité par Stapfer. In *Rabelais*, Paris 1889, p. 180.

2. Un philosophe contemporain a bien montré que la comédie naît de l'observation extérieure et que le personnage comique, toujours généralisable, pèche par obstination, distraction, ou automatisme. « L'absurdité comique est de même nature que celle des rêves » et de certaines formes de la folie. Le rire est le châ-timent qu'emploie la Société pour corriger ses membres coupables d'inattention à la vie, c'est-à-dire, d'oubli des usages, de relâchement du bon sens. H. Bergson. In *Le rire. Essai sur la signification du comique*. Paris 1914.

quart livre « une certaine gayeté d'esprit conficte en mépris des choses fortuites ». Autour de lui gravitent des personnages secondaires : Frère Jean, le Lion précepteur Ponocrates, Epistémon, Eudémon, Carpalim. Mais à ce Rabelais un peu trop grave, s'oppose constamment le Rabelais de Panurge. La modération n'est que le contrepoids de l'extravagance ; elle va permettre d'étayer ce fol édifice imaginaire que Rabelais dédie à la plus grande gloire de la bêtise humaine. En des pages d'une langue unique, il fait défiler alors devant nos yeux tout un monde : rois, magistrats, théologiens, moines. Avec une verve inouïe, une prodigieuse invention verbale, il dresse ces caricatures immortelles qui s'appellent : Janotus de Bragmardo Picrochole, Homenaz, Bridoye. Caricatures non purement fantaisistes, mais qui procèdent bien de l'expérience des hommes, d'une sûre connaissance de leurs faiblesses. L'observation est parfois si exacte qu'elle nous fait souvenir que Rabelais fut en son temps un médecin remarquable. Dans sa passion comique, il fait surgir des types si réussis, que pour nous ils s'imposent avec un caractère de vérité, indéniable de vérité non seulement normale, mais pathologique.

C'est dans cet esprit que nous allons choisir parmi tous ces, types ceux qui sont les plus complets et les plus frappants : Picrochole, Janotus de Bragmardo, Baisecul-Humevesne, et tenter d'en faire l'étude psychiatrique. Mais il manquerait quelque chose à notre travail si Panurge, l'inoubliable Panurge n'y figurait pas. Avec sa souple intelligence et ses nombreux vices, il est le prince de tous ces ratés et son sourire malicieux sait éclairer ce vaste univers de la folie humaine, où les autres n'incarnent qu'une profonde démence.

CHAPITRE II.

Un fou moral

PANURGE.

Un jour Pantagruel se promenant avec ses amis, hors Paris, vers l'abbaye Saint-Antoine, « rencontra un homme beau de stature et élégant en tous linéamens du corps, mais pitoyablement navré en divers lieux... De tant loing que le vit Pantagruel, il dist ès assistans : Voyez-vous cest homme qui vient par le chemin du pont Charanton ? Par ma foy, il n'est pauvre que par fortune : car je vous assure que à sa physonomie, nature l'a produict de riche et noble lignée¹ » (II-9). Pris de grande pitié, Pantagruel s'adresse à lui, demandant qui il est, d'où il vient, ce qu'il cherche. Mais cet homme affamé, au lieu de répondre tout simplement en français, sa langue maternelle, crie misère avec une absurdité pleine d'humour en treize langues, dont trois forgées à plaisir : allemand, italien, anglais, basque, hollandais, espagnol, danois, hébreu, grec, latin !

C'est que Rabelais n'oublie jamais qu'il s'amuse et qu'il veut nous amuser, et nous surprenons là sa passion pour le mot, passion qu'il cultive avec amour et qui l'emporte continuellement à dresser des listes interminables de synonymes, à créer néologismes et calembours.

1. Toutes les citations de Rabelais sont empruntées à l'édition P. Jannet, 1867. *Bibliothèque elzévirienne*.

Panurge, au premier abord, gagne donc la sympathie ; il a bon air même dans sa détresse. D'une intelligence naturelle, d'une aptitude singulière à rendre tous les services¹, il sait aussi bien disputer par signes avec le savant anglais Thaumaste qu'imaginer des ruses de guerre. Point de remède qu'il ne connaisse : espèces diurétiques pour Pantagruel, onguent secret pour recoller le chef tranché d'Epistemon. Parfois même il s'élève dans les hauteurs philosophiques et pour s'excuser d'être toujours sans le sou et de toujours emprunter, il célèbre dans un large aperçu du monde et du corps de l'homme, la loi essentielle de la nature, qui est une loi d'association, de mutualité.

« Vertus guoy ! je me naye, je me pers, je m'esguare, quand je entre on profond abisme de ce monde ainsi prestant, ainsi doibvant. Croyez que chose divine est prester : debvoir est vertus heroïque » (III, 4).

Ainsi, bon compagnon, bon « humeur de piots », joyeux farceur qui marie les vieilles, fait le roi Anarche crieur de « saulce vert » et raconte à ses ennemis les fables de Turpin, les exemples de St-Nicolas et le conte de la Cigogne, quel Panurge séduisant !

Hélas, cette intelligence, cet esprit ingénieux, ce talent de causeur, à quelles fins le plus souvent les fait-il servir ! Panurge est un être complètement dépourvu de sens moral. Il est mené par ses vices, et quels vices ! à le conduire droit au gibet. menteur, obscène, cruel, prodigue, vaurien de la pire espèce, batteur de pavés et coureur de nuit, il passe son temps à rosser le guet et à machiner des tours pendables contre les dames de sa connaissance. Un siècle plus tôt, il eut fait partie de la bande des Coquillards et rencontré Villon dans le bouge de la Grossé Margot. Mais, hélas ! il n'y a pas loin de là « Ballade à ceux de mauvaise vie »,

*Où en va l'acquesl, que cuidez ?
Toul aux lavernes et aux filles.*

1. Panurge, en grec, signifie apte à tout, factotum.

à la « Ballade des Pendus ». Panurge est un voleur. Parmi ses soixante-trois manières de trouver de l'argent « la plus honorable et la plus commune estoit par façon de larrecin furtivement faict » et sans souci d'être sacrilège, glissant d'une main un denier dans le plateau des aumônes, il dérobaît subrepticement de l'autre quelques bonnes pièces de monnaie, car Dieu n'a-t-il pas dit à ses fidèles serviteurs : « Donne et reçois au centuple ». ¹ (II, 16-17).

Mais si notre héros est parfois si hardi, n'oublions pas que Rabelais a fait de l'irrésolution un des traits fondamentaux de son caractère. Durant tout le tiers livre nous assistons au débat follement plaisant de Panurge qui se demande s'il se doit marier ou non. Il a beau interroger les songes, les dés, la sibylle de Panzoust, un médecin, un théologien, un philosophe, un muet, un fou, le doute demeure et comme l'âne de Buridan, le pauvre homme hésite entre le désir de se marier et la grande peur d'être cocu. A vrai dire, cette irrésolution est bien naturelle. Pour un être qui ne croit plus à la vertu des femmes, le mariage renferme tant d'incertitudes. Panurge risque d'être puni par où il a péché et son indécision procède de la conscience de son immoralité.

Et puis, et surtout, Panurge est le portrait même de la couardise ; nul ne saurait éviter les coups d'un pied plus agile. Avant la bataille il se retire à bord de la nef pour prier Dieu de donner la victoire à ses compagnons (IV, 37). Et pendant la tempête, affalé sur le tillac, tandis que les passagers s'efforcent d'aider les matelots, Panurge, sous les quolibets de frère Jean, claque des dents, frissonne « Be, be, be, bous, bous ! Zalas ! » et rêve à la suprême félicité d'être planteur de choux (IV, 18-19).

Nous n'affirmerions pas cependant que Panurge n'exagère point sa peur. Il reste trop lucide au sein même du danger pour que nous ne soyons pas invités à croire qu'il ne fasse de sa poltronnerie un procédé commode pour esquiver les horions. Panurge entretient prudemment sa renommée de froussard.

1. « Ainsi, quand le pardonnigère me dict : *centuplum accipies*, il veut dire : *centuplum accipe*. »

Rien ne prouve qu'il ne puisse, s'il le voulait, maîtriser sa crainte¹. En d'autres termes, la peur excessive de Panurge ne traduit pas une certaine impuissance de la volonté à réagir, mais son seul manque de sentiments généreux. Panurge ne se commande pas d'être brave, il s'en moque, et son absence de courage et d'honneur va jusqu'à se parer d'une sorte de vantardise à rebours.

Un tel portrait est-il celui d'un fou? Certes non. Mais Panurge, intelligent, sans honneur et sans morale, irrésolu et lâche, ne nous fait-il pas penser à un de ces « demi-fous » étudiés par Grasset², à un anesthésié du sens moral (Ballet) ? Arnaud dit que « ces malades se livrent au vagabondage, au jeu, au vol, aux excès alcooliques, à la débauche ». Panurge est donc si l'on veut un « fou moral ». Mais ne soyons pas dupes de ce mot. Le terme folie, qui indique une atteinte purement intellectuelle, cadre mal avec ce que nous venons de dire de notre vaurien. L'intelligence de Panurge est intacte; il semble même qu'elle gagne en brio à défendre les plus mauvaises causes. Il y a là une opposition essentielle entre la lucidité de l'esprit et la perversion du sens moral que nous trouvons assez mal exprimée dans la définition précédente. Que « Folie morale » signifie bien au fond ce trouble des affections et des sentiments, cette absence totale de la notion du bien et du mal, nous voulons le croire, mais malgré tout la confusion demeure et nous sommes tentés de ranger constamment les « fous moraux » parmi les *fous* tout court. Combien l'expression de « immoralité lucide » rendrait mieux le caractère typique d'un Panurge. A la réflexion nous y trouverions même le secret de notre coupable sympathie pour ses semblables (Hélas ! pourquoi Pantagruel nous montre-t-il le mauvais exemple !). Car un simple gredin nous révolte, mais pour peu qu'il sache avec esprit berner l'autorité, railler les bonnes mœurs, avoir la

1. Voir à ce sujet les deux articles de M. le professeur Cruchet sur « La crainte du danger chez le combattant », et « le courage guerrier » publiés dans le *Mercure de France*, juillet et décembre 1918.

2 Grasset. *Demi-fous et demi responsables*. Alcan 1907. p. 121.

réplique prompte et le mot cru, nous rions et sommes désarmés. De Panurge à Rocambole cette vérité a nourri pas mal de littérature.

Tout de même, les meilleures plaisanteries sont les plus courtes, et Panurge, s'il n'était hautement protégé tomberait vite sous le coup de nos justes sévérités. Au reste nous n'avons pas les mêmes raisons d'être aussi tolérants pour tous les Panurges qui vivent en marge de la société, et ils auraient beau alléguer la « Folie morale » pour excuser leurs déprédations ou leurs crimes, leur place serait-elle à l'Asile? — Non point; à la Prison? — oui. C'est le seul recours que nous ayons contre eux. Il n'est pas difficile en effet d'imaginer un Panurge soumis à l'examen médico-légal d'un expert. A la question « L'inculpé était-il en état de démence au moment de l'acte, dans le sens de l'article 64 du Code pénal? » que répondrions-nous? Après avoir rappelé quelques-uns des faits incriminés tels que vols dans les tronc des églises, attentat aux mœurs sur la personne d'une grande dame de Paris, nous témoignerions que l'enquête psychiatrique n'a révélé aucune anomalie mentale soit dans le passé, soit dans l'état actuel de l'inculpé, qu'il ne peut être question de faire d'un délire, d'obsessions ou d'impulsions le mobile d'une telle conduite, par suite, que les actes précédents ont été exécutés sciemment et volontairement.

Nous concluons finalement que des facultés intellectuelles normales coexistent ici avec les pires instincts de vice et de crapule et que, pour obéir à ces derniers, un Panurge n'en est pas moins responsable de tous les délits dont il est accusé. Nous venons de voir que si Panurge est un « fou moral », il n'est cependant pas un fou. C'est un homme taré au point de vue moral et social, mais personne ne peut douter de son intelligence si subtile et si vive, seul charme de cette canaille.

Avec le roi Picrochole nous allons entrer dans un domaine proprement psychiatrique, observer des troubles précis de l'affectivité, un certain degré de débilité mentale.

CHAPITRE III

Un cas de délire d'imagination

LE ROI Picrochole

Picrocole, (bile amère, en grec), roi du pays de Lerné en Touraine, est un homme fort irritable. Pour quelques malheureuses fouaces que les bergers de Grandgousier ont dérobées à ses gens, le voilà qui s'emporte et sans plus réfléchir convoque par tout le pays, le ban et l'arrière-ban de ses guerriers (I, 26). Il fait massacrer sans hésitation le sage conseiller Toucquedillon (I, 47). Et quand le sort de la campagne lui devient funeste, et que, battu par Gargantua, il fuit désespéré vers l'Ile Bouchart¹, dans une indignation subite, il tue son cheval qui bronchait (I, 48). Picrochole est donc la proie de colères brusques, si violentes que le pouvoir freinateur de sa volonté faiblit et qu'il cède aux impulsions à des actes de brutalité envers autrui. Impulsions qui comportent bien la conscience de l'acte, mais où fait défaut la notion de la disproportion de cet acte avec ses causes apparentes, ainsi que de sa portée et des conséquences fâcheuses qu'il

1. La guerre Picrocholine se passe dans la campagne aux alentours de Chinon. Une gravure de 1699 qui est au Cabinet des estampes représente la rivière la Vède, son moulin, le château et le village de la Roche-Clermault. Toute cette aventure fut sans doute inspirée à Rabelais, comme on le croit actuellement, par une querelle de paysans tourangeaux.

peut engendrer. Encore la perte de cette notion pourrait-elle s'expliquer aux moments de colère par l'émotion si vive qui accompagne la représentation des motifs et qui, de même qu'elle paralyse la volonté, empêche tout travail utile de jugement et de réflexion. Mais, la colère tombée, Picrochole ne revient pas sur lui-même. Il persiste dans sa décision et fait tout pour l'exécuter.

« Pour mieulx confermer son entreprise, envoya sonner le tabourin à l'entour de la ville. Luy-mesmes, ce pendent qu'on aprestoit son disner, alla faire affluster son artillerie, desployer son enseigne et oriflant (oriflamme) et charger force munitions, tant de harnoyz d'armes que de gueulles. » (I, 26).

Quand Toucquedillon lui fait remarquer qu'ils sont « assez mal avituaillez et pourvez maigrement des harnoyz de gueulle... — Nous, dist Picrochole, n'aurons que trop mangeailles. Sommes-nous icy pour manger ou pour batailler ? » (I, 32).

Et Grippeminault : « Davantaige, il vient grand renfort de gens à voz ennemys. Si nous sommes assiégéz une foys, je ne voy point comment ce ne soit à nostre ruyne totale. — Bren, bren ! dist Picrochole; vous semblez les anguillez de Melun : vous criez davant qu'on vous escorche. Laissés les seulement venir. » (I, 47).

Qu'indiquent ces citations, sinon la faiblesse innée des facultés de juger et de raisonner, un certain degré de débilité mentale ?

Là ne nous semble pourtant pas encore le trait fondamental du caractère de Picrochole. Cet homme irritable, impulsif, un peu débile, est un orgueilleux. L'ambition le meut, hors de proportion avec sa faiblesse. C'est en raison de cette passion que ce petit roi de rien du tout déclare la guerre à Grandgousier, son puissant voisin, pour une querelle de fouaciers; qu'il méprise les sages conseils de ses officiers; que, vaincu, il tue son cheval, seul recours dans sa fuite; car le sentiment de son autorité est tel qu'il ne peut souffrir qu'on ait l'air d'y attenter ou de la discuter. Mais Rabelais va plus loin, il suit son personnage jusqu'au bout, et dans une page célè-

bre, il nous fait assister au suprême épanouissement de cette ambition qui de la passion principale tend à devenir l'unique et à envahir la personnalité.

Picrochole, hier roi de Lerné, demain empereur de Trébi-zonde, par quel miracle ? C'est que des courtisans, habiles flatteurs, qui connaissent bien leur maître, sont venus lui dire : « Cyre, aujourd'hui nous vous rendons le plus heureux, plus chevalereux prince qui oncques feust depuis la mort de Alexandre Macedo. » Et dévoilant leur plan, ils divisent l'armée de Picrochole en deux contingents dont l'un ira ruer sur Grandgousier qui promptement défait se rendra à merci et livrera son or. L'autre, se dirigeant vers le Sud-Ouest, saisira à Bayonné et St-Jean-de-Luz toutes les nefes qui le porteront aux côtes d'Espagne et de Portugal. Puis, ces deux pays vaincus, Alger, Tunis, les Baléares et la Sicile, Rome et la Provence, Chypre, Rhodes, l'Archipel, la Grèce, Jérusalem ! se soumettront au triomphateur. L'Asie est ouverte : Carie, Cilicie, Phrygie, capituleront. Et voici l'Arabie... mais... « Par ma foy, dit Picrochole, *nous sommes affoléz*. Ha ! pauvres gens ! — Quoy, dirent-ils — Que boirons-nous par ces désers ? Car Julian Auguste et tout son oust (armée) y moururent de soif, comme l'on dict — Nous, (dirent-ils) avons jà donné ordre à tout. Par la mer Siriace vous avez neuf mille quatorze grands naufz chargées des meilleurs vins du monde ; elles arrivèrent à Japhes. Là se sont trouvez vingt et deux cens mille chameaulx et seize cens élépbans, lesquels avez prins à une chasse environ Sigeilmes, lorsque entrastes en **Lybie** ; et d'abondant, eustes toute la caravane de la **Mecha**. — Ne vous fournirent-ils de vin à suffisance ? — Voire mais, dist-il, *nous ne beumes poinct frais* » (I, 33)

Et le délire continue. L'armée qui a défait Grandgousier a pris le nord de la France, la Hollande, la Rhénanie, la Suisse et réunie à l'armée retour d'Asie a envahi la Suède, la Laponie, puis l'Angleterre et l'Irlande, la Prusse, la Pologne, la Russie, la Hongrie, et pour lors se trouve à Constantinople.

« Allons-nous, dist Picrochole, rendre à eulx le plus toust,

car je veulx estre aussi empereur de Thébizonde. Ne tuerons-nous pas tous ces chiens Turcs et Mahumétistes ? — Que diable, dirent-ils, ferons-nous doncques ?... Et donnerez leurs biens et terres à ceulx qui vous auront servy honnestement. — La raison (dist-il) le veult : c'est équité. Je vous donne la Carmaigne, Surie et toute la Palestine. (I, 33)¹.

Ce qui frappe dans cette page, c'est que Picrochole ne fait aucune difficulté pour croire aux extravagances de ses conseillers. On a l'impression d'assister, non au discours de plusieurs personnes, mais au monologue d'un seul. Toutes ces fantasmagories, pour être acceptées d'emblée, ont dû se former spontanément et apporter avec elles ce caractère d'évidence absolue qui entraîne Picrochole à croire sans réserve aux paroles de ses courtisans. Ces flatteries exagérées n'engendrent point le travail imaginatif, mais le révèlent peu à peu à lui-même. Rabelais, avec une finesse extrême et un art merveilleux, se souvient peut-être ici d'un procédé cher à Socrate : la Maïeutique ou l'art d'accoucher les esprits ?

On suit ainsi nettement la naissance du délire en un raccourci suggestif. « Ah ! terrasser ce petit vilain de Grandgousier qui se permet de dédaigner Mon autorité. Mon armée aura vite raison de lui. Mes officiers ne m'ont-ils pas comparé à Alexandre le Macédonien ! Ah ! si comme lui je devenais un invincible conquérant, ce n'est pas l'Asie que je soumettrais, mais toute la terre. » Et Picrochole, sous le charme des rêves qui flattent si bien sa passion se complait aux images de conquêtes fabuleuses : L'Espagne, l'Italie, la Grèce, l'Afrique, sont là sous ses mains. Il faudrait si peu pour les avoir, un petit geste, et... « Ah pauvres gens, *nous sommes affolez*. Que boirons-nous par ces desers. »

1. Toute cette page est une imitation de Plutarque dans sa « Vie de Pyrrhus » que Boileau a traduit presque littéralement dans l'épître I « Au Roi ». Mais Pyrrhus n'est qu'un petit garçon à côté de Picrochole. Alors qu'il se contente de prendre l'Italie, la Sicile, Carthage et l'Afrique pour retourner « vivre entre ses parents le reste de son âge », le roi de Lerne est entraîné par la gloire des conquêtes plus loin qu'Alexandre.

Le passage brusque du futur au passé a marqué l'évolution d'une idée possible vers une idée certaine. L'idée délirante est créée. C'est cette même progression que nous trouvons dans la fable de : *Perrette et le Pot au lait* :

*Le porc à s'engraisser coûtera peu de son
Il était quand je l'eus de grosseur raisonnable*

Comment qualifier maintenant ce délire ? — Délire d'imagination ? — Mais il faudrait d'abord connaître les caractéristiques d'un tel délire. Nous inspirant d'un travail récent¹, mis obligeamment à notre disposition par M. le professeur agrégé Perrens, nous voyons que le délire d'imagination est caractérisé par la croyance irrésistible dans la réalité des produits d'imagination, et MM. Dupré et Logre ajoutent que cette variété de délire est « due à des processus de l'activité purement psychique sans intervention d'hallucination ou d'illusion sensorielle ni d'interprétation. Cette activité psychique donne aux délires d'imagination des caractères particuliers : ils éclosent subitement, spontanément en quelque sorte, par improvisation ; ils ne tiennent pas à un raisonnement primordial² ».

Peut-être tout de même, ici, faut-il tenir compte d'une petite part de réel à l'origine : la guerre déclarée à Grandgousier et la royauté de Picrochole ; mais comme nous l'expliquent MM. Capgras et Terrien, cette parcelle de vérité est « tellement embellie ou déformée, qu'il est malaisé de la reconnaître ou même impossible de la découvrir. Ce vagabondage de l'imagination à travers les réalités peut conduire à l'édification d'étranges fantasmagories, surtout quand il se trouve favorisé par l'existence d'un certain degré de faiblesse psychique. Débarrassée du frein des idées générales réductrices, échappant au contrôle de l'expérience et de l'auto-critique au point de perdre le sentiment du réel et du plausible, l'imagination

1. Isidore Szmaltzmann. *Le délire d'imagination*, thèse de Bordeaux 1920.

2. Dupré et Logre, *Délire d'imagination*. *Encéphale* de mars à juin 1911.

s'abandonne en toute sincérité aux élucubrations les plus extravagantes. Portant sur les souvenirs individuels, cette activité mythopathique aboutit à une transformation de la personnalité, dans un sens généralement mégalo-maniaque¹. Pour mieux nous rendre compte de ce qu'est un délire d'imagination à l'état pur, nous allons donner un résumé de l'observation d'une malade qui fut d'abord examinée par MM. Dupré et Logre avant la guerre et que M. Szmalzmann rencontra par la suite à l'Asile de Château-Picon en 1919.

Observation

Mme Char. arrêtée en 1908 pour escroquerie et abus de confiance conduite ensuite à l'asile de Vaucluse, prétend être la fille d'un haut personnage de la Cour d'Espagne. L'empereur de Russie lui a envoyé 203 millions pour qu'elle fût sa maîtresse. Plus tard elle serait devenue souveraine du monde. Avec une dignité royale, elle se promène dans la cour de l'Asile, donne des ordres, impose par son grand air le titre de « Majesté ». Pendant la guerre, Mme Char. est reine de France. « Lorsque Guillaume II voulut m'accompagner en Autriche, Alphonse XIII et Edouard VII intervinrent pour que je sois nommée impératrice de France. L'intervention d'Edouard VII fut décisive ». Puis elle est élue souveraine de la Russie et de l'Autriche. Le roi Georges V lui a offert l'Indoustan et l'Australie en échange des milliards que son père lui devait, mais « j'ai pris tout le royaume avec le trône, j'y ai droit par le mariage de ma mère qui est la femme de Brunswick-Hannover ». Mme Char. est aussi riche que puissante. Sa fortune est incalculable. Alphonse XIII lui a donné un milliard et tout le nord de l'Espagne. Avant son internement elle était déjà multimillionnaire et M. N. était son dépositaire et intendant. Edouard VII lui a remis 4 millions pour l'invention d'un « changement de vitesse ». Mme D, (une malade) lui a offert 120 autos Citroën pour transporter l'Asile à Cimier où elle a organisé un grand hôpital. Elle a des gisements de pétrole à Bakou, plusieurs fabriques de sucre en Egypte. Sa rente est « insaisissable et incessible ».

1. Capgras et Terrien. Délire d'imagination, symptomatique de la démence paranoïde. *Annales médico psychologiques*, avril 1912.

Ce délire par ses éléments ressemble beaucoup à celui de Picrochole. C'est le même fond d'idées mégalo-maniaques, la tendance à l'exagération absurde de la puissance et des richesses, le même amour des chiffres colossaux : Mme Char. a 120 autos, elle a reçu 4 millions d'Edouard VII pour un « changement de vitesse », elle est multimillionnaire. — Picrochole à 200.000 chameaux et 1.600 éléphants.

M. Szmalsmann qui, avec MM. Dupré et Logre, en fait un véritable délire d'imagination, sans hallucination ni interprétation, insiste :

I. Sur la croyance absolue qui s'y attache et qui provient « d'un accord immédiat entre les tendances dominantes et la pensée naissante, accord intéressé, accord passionnel qui s'affirme avec toute la violence d'une acte de foi où la raison n'a que faire ». C'est d'être étroitement liées « à une perversion affective, à une passion unique dont l'exubérance étouffe le sens critique, impose une direction identique »¹, que les créations imaginatives obtiennent du sujet tout préparé à les biens accueillir un assentiment immédiat.

II. M. Szmalsmann signale d'autre part un second caractère qui serait la stabilité. Depuis le jour où Mme Char. a été examinée par MM. Dupré et Logre jusqu'à aujourd'hui, son délire n'a point changé. Il s'est figé dans sa forme primitive ; ce sont les mêmes images, les mêmes formules.

Or, si nous revenons à l'observation de Picrochole et que nous cherchions à y retrouver les caractères précités, nous voyons que toutes les créations imaginatives sont rattachées à une passion unique : l'Ambition, d'où provient l'évidence absolue qui les accompagne. Nous comprenons que chez cet homme à l'affectivité si troublée qu'elle s'épanche en de violentes colères, cette passion ait pu prendre peu à peu racine et brusquement éclore, orientant dans une direction unique des inclinations divergentes, selon une mystérieuse loi de magnétisme psychique, et arrivant à dominer la personnalité par sa puissance et la faiblesse adjuvante d'une

1. Szmalsmann. *Loco cit.*

volonté impulsive et d'une intelligence sans discernement. Mais nous ne pouvons découvrir ni stabilité, ni durée.

Picrochole, il est vrai, commence à exécuter ses desseins. Il entre en campagne, prend d'assaut la Roche-Clermault mais vaincu, il s'enfuit précipitamment et, « pauvre gaigne-denier, à Lyon, cholère comme d'avant », il s'enquiert auprès des étrangers de la venue des coccigrues qui, selon la prophétie d'une vieille, marquera la fin de ses malheurs et le retour en son royaume.

Rabelais évidemment ne nous renseigne pas beaucoup sur l'avenir de son héros. Mais, si nous ne pouvons rien affirmer sur la durée de ce délire, nous pouvons cependant assurer qu'il existe, car il y a des délires d'imagination transitoires, en particulier dans les états d'affaiblissement intellectuel où ils surviennent par bouffées. Pour garder une rigueur scientifique nous modifierons légèrement notre diagnostic et nous écrirons qu'il nous semble trouver chez le roi Picrochole une ébauche de délire d'imagination.

Toutefois, qu'il ne nous soit pas interdit de penser, quand nous rappelons tous les traits de ce personnage, que Picrochole était bien l'homme apte à prolonger une si magnifique éclosion imaginative. Rabelais d'ailleurs, qui est un sage, ne nous empêche point de le supposer, à moins, qui sait ? qu'il n'ait imaginé la défaite comme une sorte de douche froide et qu'une moralité soit aussi une méthode thérapeutique à l'usage du délire d'imagination ?

Mais nous avons à faire connaissance du bon théologien Janotus de Bragmardo. Ce n'est point un ambitieux, car il a bien peu de désirs, bien peu d'imagination et ses facultés intellectuelles ne sont guère dignes d'un savant homme.

CHAPITRE IV

Un dément sénile

MAÎTRE JANOTUS DE BRAGMARDO.

Gargantua, de passage à Paris, a pris les grosses cloches de Notre-Dame pour les suspendre au cou de sa jument. L'Université affolée se réunit en grand conseil et « après avoir bien ergoté *pro et contra*, feut conclud en *Baraliplon* (forme de syllogisme) que l'on envoyroit le plus vieux et suffisant (capable) de la Faculté » à Gargantua pour le prier de rendre les cloches dont on avait grand besoin. Maître Janotus de Bragmardo fut chargé de cette délicate mission. Tondû à la romaine, coiffé de son lyripipion à l'antique (chaperon de docteur en Sorbonne), il se rendit donc au logis de Gargantua, précédé de trois bedeaux « à rouge muzeau » et traînant après soi cinq ou six maîtres ès arts « bien crottez à profit de mesnaige » (I, 17-18)¹.

Ponocrates qui les rencontra le premier fut si effrayé de les voir en cet accoutrement ridicule qu'il alla prévenir Gargantua. Le bon géant et ses amis décidèrent de les mener boire *théologalement*, tandis qu'ils rendraient en catimini les cloches au recteur de la Faculté. On irait ensuite écouter paisiblement le vain discours de maître Janotus.

Cette belle harangue, nous sommes obligés de la citer en en-

1. *Id est* : gardant toute leur crotte pour en faire profiter leur ménage.

tier car c'est elle qui nous fournira les renseignements propres à dresser le bilan mental de ce pauvre vieux sophiste.

« Ehen, hen, hen ! *Mna dies*, Monsieur, *Mna dies* (pour *bona dies*). Et *vobis* Messieurs. Ce ne seroyt que bon que vous rendissiez noz cloches, car elles nous font bien besoing. Hen, hen, hasch ! Nous en avons bien aultresfoys refusé de bon argent de ceulx de Londres en Cahors, sy (aussi) avons nous de ceulx de Bourdeaulx en Brye, qui les vouloient achapter pour la substantifique qualité de la complexion élémentaire que est entronifiée (introduite) en la terreistreté de leur nature *quidditative* (essentielle) pour extraneizer les halotz et les turbines suz noz vignes (pour écarter les pluies et les tourbillons sur nos vignes), vrayement non pas nostres, mais d'icy auprès. Car si nous perdons le piot, nous perdons tout, et sens et loy. Si vous nous les rendez à ma requeste, je y guaigneray six pans de saulcices, et une bonne paire de chausses, que me feront grand bien à mes jambes, ou ilz ne me tiendront pas promesse. Ho par Dieu, *Domine*, une pair de chausses est bon : *Et vir sapiens non abhorrebit eam*. Ha, ha, il n'a pas pair de chausses qui veult. Je le sçay bien quant est de moy. Advisez, *Domine*, il y a dixhuyt jours que je suis à matagrabiliser (travailler) ceste belle harangue. *Reddile quae sunt Caesaris Caesari*, et *quae sunt Dei Deo*. *Ibi jacet lepus*.

Par ma foy, *Domine*, si voulez souper avecques moy *in camera*, par le corps Dieu, *charitalis, nos faciemus bonum cherubin*. *Ego occidi unum porcum, et ego habet bon vino*. Mais de bon vin on ne peult faire mauvais latin. Or sus, *de parte Dei, date nobis clochas nostras*. Tenez, je vous donne de par la Faculté ung *Sermones de Ulino*, que *ulinam* vous nous baillez nos cloches. *Vultis etiam pardonos ? Per diem vos habebitis, et nihil poyabitis*.

O Monsieur *Domine*, *clochidonnaminor nobis*. *Dea, est bonum urbis*. Tout le monde s'en sert. Si vostre jument s'en trouve bien, aussi faict nostre Faculté *quae comparata est jumentis insipientibus, et similis facta est eis*, *Psalmo nescio quo* ; si l'avoys je bien quotté en mon paperat (noté en mes pape-

rasses) *et est unum bonum* Achilles, hen, hen, hen, hasch ! Ça je vous prouve que me les doibvez bailler. *Ego sic argumentor.*

Omnis clocha clochabilis in clocherio clochando, clochans clochativo clochare facit clochabiliter clochantes. Parisius habel clochas. Ergo gluc, ha, ha, ha ! C'est parlé cela. Il est *in tertio primæ* en *Darii* ou ailleurs. Par mon âme, j'ay veu le temps que je faisois diables de arguer. Mais de présent je ne fais plus que resver. Et ne me fault plus dorénavant que bon vin, bon lict, le dos au feu, le ventre à table et escuelle bien profonde.

Haj, Domine, je vous pry *in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti, Amen*, que vous rendez nos cloches : et Dieu vous guard de mal, et nostre Dame de santé, *qui vivit et regnat per omnia secula seculorum. Amen.*

Hen hasch, ehasch, grenhenhasch !

Verum enim vero quando quidem dubio procul. Edepol quoniam ita certe meus deus fidus, une ville sans cloches est comme un aveugle sans baston, un asne sans cropière, et une vache sans cymbales. Jusques à ce que nous les ayez rendues nous ne cesserons de crier après vous comme un aveugle qui a perdu son baston, de braisler comme un asne sans cropière, et de bramer comme une vache sans cymbales (clochettes.)

Un quidam latinisateur demourant près l'hostel Dieu dist une fois, allégant l'autorité d'ung Taponnus, je faulx, c'estoit Pontanus, poète séculier, qu'il désiroit qu'elles feussent de plume, et le batail (battant) feust d'une queue de renard pour ce qu'elles luy engendroient la chronique (maladie chronique) aux tripes du cerveau, quand il composoit ses vers carminiformes. Mais nac petetin petetac, ticque, torche, lorne, il feut déclairé hereticque : nous les faisons comme de cire. Et plus n'en dict le déposant *Valele et plaudite. Calepinus recensui* » (I, 19).

Ce beau discours fit s'esclaffer de rire Ponocrates et Eudémon. Mais le bon Janotus, sans en comprendre le motif, gagné par la contagion de ce rire général, était secoué à en

mourir. Gargantua, trop heureux de cette mystification fit donner au sophiste 10 empan de saucisses, 7 aunes de drap noir pour les chausses, plus 300 mesures de bois, 25 muids de vin, un lit de plume d'oie et une écuelle « bien capable et profonde », toutes choses qu'il prétendait nécessaires à sa vieillesse. Le bois et les saucisses furent portés par les bedeaux et l'écuelle par les maîtres-ès-arts, mais Janotus voulut porter le drap. A l'un des maîtres qui lui remontrait que ce n'était guère décent, il prouva, *in modo et figura* que ces chausses étaient *pro tibiis suis* et qu'il les porterait lui-même « *sicut suppositum portat adpositum*. Ainsi l'emporta en tapinois, comme feist Patelin son drap ». Janot, non content du cadeau, réclama la récompense offerte par ses collègues. On devine la réponse : les cloches étaient revenues depuis longtemps et l'orateur suffisamment payé par Gargantua. Mais Janotus qui ne déliait pas pour cela la Faculté de ses promesses, lui fit un beau procès dont « l'arrêt sera donné ès prochaines Calendes grecques, c'est-à-dire jamais ».

A , remière lecture, cette histoire semble pure bouffonnerie. Mais comme nous le disions au chapitre I, le style de Rabelais n'est souvent qu'un masque¹. Plus qu'aucun autre il sait déguiser sa pensée et prêter à la satire l'énorme rire de la farce. Car c'est bien une satire qu'il a voulu faire.

Rabelais haïssait cette Sorbonne qui suspendait sur sa tête de libre railleur un danger constant. Il n'y voyait qu'une école d'ignorance, un concile de vieilles barbes théologiques qui perdait son temps à discuter de problèmes absurdes : si l'âne de Buridan doit choisir le sac d'avoine ou le baquet d'eau, et si le porc qu'on mène au marché est tenu par son conducteur on par la corde. La Scolastique? *Barbouillamenta Scolii*, vains barbouillages du docteur Scot².

« La gent sorbonagre, sorbonigène, sorbonicole » il l'a lon-

1. « Tout le travail de la critique rabelaisienne depuis dix ans aboutit aux mêmes constatations : la découverte d'éléments réels même dans les fantaisies les plus extravagantes », Jean Plattard *L'œuvre de Rabelais*. Paris 1910. p. 364.

2. Voir Sapfer. *Loco. cit.* p. 207.

guement observée. Il a vu ces vieux raseurs qui dialectisaient à perdre haleine et s'assommaient à coups de formules latines. C'est cette ironique observation qu'il transpose en caricature. La harangue du maître Janotus est remplie de traits authentiques. Les effets de toux, comme nous l'apprend M. Stapfer, sont un héritage de la rhétorique des frères prêcheurs. Le français truffé de phrases latines, c'est langage de chaire. Une coutume même s'est conservée jusqu'à nous, celle d'applaudir nos professeurs, à la fin du cours (*Valete et plaudite*).

Rabelais, à un moment, oublie même le ton comique et c'est le grondement du satirique qu'on entend sous les menaces de Janotus à ses collègues : « Raison, nous n'en usons point ceans. Traistres malheureux, vous ne valez rien ; la terre ne porte gens plus meschans que vous estes, je le sçay bien ; ne clochez pas devant les boyteux ; j'ay exercé la meschanceté avecques vous. Par la ratte Dieu, je advertiray le Roy des énormes abus qui sont forgez ceans, et par vos mains et menéez et que je soye ladre s'il ne vous faict tous vifs brusler comme bougres, traistres, hérétiques et séducteurs, ennemys de Dieu et de vertus ». (I, 20).

Le fond historique est donc certain. Janotus de Bragmardo a existé ou du moins son semblable. Avec sa rare science de l'homme, Rabelais a complété ses observations et tracé de son pinceau grossissant une figure qui vit, qui réalise un type de la Comédie humaine : comme le *Malade Imaginaire*, le *Bourgeois Gentilhomme*, les *Précieuses ridicules*. Nous proposerions de l'appeler : *Le Gâteux orateur*. S'il en est ainsi nous pouvons sans scrupules le disséquer, et nous convaincre que ses tares sont exactes, que ses troubles s'enchaînent, en un mot que nous avons bien affaire à un homme et non à un fantoche. Nous allons étudier les facultés une à une et noter au passage leurs perturbations. Pour la commodité de l'exposition nous mettrons cette étude sous forme d'observation.

OBSERVATION

Mémoire. — Elle est gravement altérée. Les souvenirs anciens, assez bien conservés, expliquent cette profusion de citations latines, de termes de syllogisme qui rompent constamment le fil du discours. A tout moment Janotus oublie l'objet de sa harangue et ce qu'il vient de dire une seconde auparavant.

Mais cette dysmnésie de fixation se complique d'une dysmnésie d'évocation, soit qu'il ne puisse se rappeler ce qu'il savait :

« Aussi faict nostre Faculté, *quae comparata est jumentis insipientibus, et similis facta est eis. Psalmo nescio quo* (dans je ne sais quel psaume); si l'avoys je bien quotté en mon paperat (noté en mes paperasses) »;

Soit que cette évocation lui fournisse des souvenirs non adéquats par trouble de sa mémoire verbale. Il s'opère ainsi des substitutions de mots, un mot français latinisé remplaçant son équivalent latin : *pardonos* (pardons), *payabilis* (payerez).

Ces troubles de la mémoire expliquent le défaut d'imagination. Janotus est incapable de composer un discours. Il se contente de brasser au hasard ses souvenirs d'école.

Attention. Association des idées et des images. — Au hasard, car son attention, très affaiblie, ne peut plus se fixer assez longtemps sur une image, une idée, pour permettre le travail d'un raisonnement. Le dernier mot d'une phrase est souvent seul à demeurer un moment dans la conscience. A défaut d'un enchaînement logique devenu impossible va se déclencher une association purement automatique des idées et des images.

Deux idées qui ont coexisté dans le temps se rappellent l'une l'autre :

« Une bonne pair de chausses, que me feront grand bien à mes jambes ou ilz ne me tiendront pas promesse ».

Un mot évoque une idée soit par contraste : besoin — idée.

d'argent : « Car elles nous font bien besoing... Nous en avons bien aultresfoys refusé de bon argent de ceulx de Londres en Cahors... »;

Soit par contiguïté : lièvre (*lepus*) — idée de repas, « *Ibi jacet lepus*. Par ma foy *Domine*, si voulez souper avecques moy *in camera*... »;

Cymbales — l'histoire d'un certain Pontanus.

L'association lie aussi des mots ayant l'habitude d'être prononcés ensemble. C'est l'exemple suivant :

« Hay, *Domine*, je vous pry *in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti, Amen*, que vous rendez nos cloches », où le mot *Domine*, Seigneur, adressé à Gargantua, rappelle les mots de la prière qui s'adresse à Dieu, par une confusion sur le sens de *Domine*.

Elle peut enfin se faire, d'après une vague ressemblance de sens, par allitération :

« *Omnis clocha clochabilis in clocherio clochando*... » — « Je vous donne de par la Faculté ung *Sermones de Ulino*, que *ulinam* vous nous baillez nos cloches ».

Jugement et Raisonnement. — Cet automatisme s'oppose presque toujours au fonctionnement des facultés supérieures. Le jugement quand il existe est absurde. Janotus compare la Faculté aux bêtes de somme ignorantes (*jumentis insipientibus*); une ville sans cloches à un aveugle sans bâton, un âne sans croupière, une vache sans cymbales.

Le raisonnement manque totalement. Janotus croit argumenter brillamment mais son raisonnement est purement formel. Un âne qui syllogise, dirait Rabelais. Les idées sont remplacées par des formules de la logique scolastique dont le sophiste a bourré durant toute sa vie sa vaine tête creuse.

Langage. Nous notons de l'incohérence, due probablement à l'affaiblissement des facultés d'idéation, car ce sont la mémoire et le raisonnement qui, comme nous l'avons vu, sont gravement atteints. N'est-ce pas d'autre part un court moment de verbigération, que nous surprenons, quand maître

Janotus déclare avec un accent théâtral d'orateur qui s'écoute parler que les cloches de Notre-Dame sont renommées « pour la substantificque qualité de la complexion élémentaire que est entronificquée en la terreistreté de leur nature quidditative pour extraneizer les halotz et les turbines suz noz vignes »

Le style d'autre part est prétentieux, obscur. Il est rempli de citations latines qui n'ont la plupart du temps aucun rapport avec ce que veut dire Janotus. Les incorrections sont nombreuses, soit par perte de la mémoire verbale qui lui fait mettre un mot français à la place d'un mot latin oublié (*chérubin pardons, poyabilis*), soit par corruption (*Mna Dies* pour *bona Dies*) soit par erreurs grammaticales :

« *Ego occidi unum porcum et ego habeo bono vino* » qui est du latin de cuisine.

Les néologismes abondent : les uns formés passivement par allitération :

« Mais nac petetin, petetac, ticque, torche, lorne, il feut déclairé hercétique. »

Quelques autres forgés par Janotus : *extraneizer, entronificquée*, qui viennent du latin ; *malagraboliser* tiré du vieux mot *graveau* qui signifie examen ; *clochidennaminor* qui a le sens approximatif de « donnez-nous nos cloches », et tous les dérivés de *clocha* : (*omnis clocha clochabilis in clocherio clochando...*) Enfin signalons les mots et les phrases surajoutés qui abondent et la stéréotypie verbale dans la répétition du titre : *Domine* dont Janotus honore Gargantua. Elle se retrouve dans les pléonasmes : « Monsieur *Domine* » et « vers carminiformes ».

Activité. Là aussi l'automatisme se traduit par des tics impulsifs : impulsions à tousser ou à rire sans raison (hen, hen, hasch. *Ergo gluc*, ha, ha, ha !). L'hilarité du vieil orateur après sa harangue dénote un certain degré de suggestibilité se traduisant par de l'échomimie. On pourrait encore rapprocher ces accès de rire impulsifs du rire spasmodique du pseudo-bulbaire ou du simple dément.

Affectivité. Elle se borne à quelques pauvres sentiments égoïstes. Car maître Janot au fond, se moque de la Faculté et des cloches de Notre-Dame. Il s'esoucie même bien peu de parler savamment et d'argumenter. S'il le fait, c'est par un dernier reste d'habitude professionnelle et c'est ce qui explique l'incohérence de son discours. Vieillard au cœur rétréci, rien ne l'intéresse sauf lui-même, sauf la vile préoccupation d'avoir dorénavant bon vin, bon lit, le dos au feu, le ventre à table et l'écuelle bien profonde. C'est ce désir qui comme un refrain revient au cours de sa harangue : « Seigneur, donnez-moi, je vous prie, dix emfans de saucisses et une bonne paire de chaussees » et c'est lui qui, dans cette indifférence générale, sur ce fond d'égoïsme enfantin, ébauche une passion, l'avarice, passion d'égoïste entre-toutes, puisqu'elle dessèche à son contact les autres sentiments.

Nous nous rendons compte de ce que cette observation peut apporter d'artificiel à une figure aussi vivante que celle de Janotus de Bragmardo. Mais si notre analyse a morcellé l'unité de cette création imaginative, du moins qu'elle ait l'excuse de montrer un peu avec quel art le personnage est réalisé. Tous ces troubles que nous venons d'étudier forment une synthèse, ils définissent une maladie mentale : la démence sénile.

Nous savons que cette déchéance psychique est en effet caractérisée par un affaiblissement progressif de la mémoire. Ce sont les souvenirs les plus récents, les plus mal fixés, qui disparaissent les premiers, tandis que les souvenirs anciens sont conservés encore dans leur intégrité. Cette pénurie de la mémoire s'accompagne d'une diminution de l'attention, du jugement et du raisonnement. Une association tout automatique tend à remplacer la liaison logique des idées et des images. Mais à ce trouble profond des facultés d'idéation il faut aussi ajouter celui de la vie affective. Inertes, indifférents aux faits qui ne les intéressent pas personnellement, les malades se contentent bientôt des instincts les plus frustes, des sentiments purement égoïstes qui sont à la source de l'avarice : Ainsi,

ralentissement progressif de l'activité intellectuelle et paralysie de l'affectivité, voilà ce qui définit la démence sénile.

C'est bien ce que nous remarquons chez le vieux sophiste Janotus de Bragmardo. On ne peut donc qu'admirer la profondeur d'observation d'un Rabelais. Certes, nous ne voulons pas dire que Rabelais ait étudié des fous comme un psychiatre peut le faire, mais les déments séniles ne sont pas chose rare; ils peuplent la rue autant que l'asile. C'est dans la rue, dans son entourage, à la Sorbonne, que Rabelais les a rencontrés. Cet impitoyable dépisteur de tares ne pouvait pas ne pas être surpris par cette lente déchéance de toutes les facultés que la vieillesse apporte à certains. Quand il a voulu l'incarner en Janotus de Bragmardo, modèle de tous les vieux cuistres confits en vaine scolastique, il a retrouvé ses souvenirs lentement accumulés et avec cette magnifique création verbale qui est en lui ce qu'il y a de plus extraordinaire et qui lui permet de prendre tous les tons, du philosophique au bouffon, d'imiter la langue de tous les métiers, de parler à la fois grec, latin, français, argot, il a reproduit inconsciemment les fautes de mémoire, les incorrections de langage, l'absurdité des jugements, l'automatisme baroque d'un dément sénile. Ainsi chez Rabelais, l'imagination la plus exubérante joue presque toujours sur le plan de l'observation. C'est ce mélange d'invraisemblance et de vraisemblance, de réalité et d'humour qui nous étonne et peut nous voiler un instant une claire lumière de vérité.

Si Maître Janotus a attendu la vieillesse pour perdre le libre usage de ses facultés, il n'en est pas de même chez les seigneurs de Baisecul et d'Humevesne. Nous allons voir s'accuser chez eux une telle incohérence de langage qu'elle marque une folie précoce et peut-être définitive

CHAPITRE V

Démence précoce

LE PROCÈS BAISECUL-HUMEVESNE

« Or en ceste saison, estoit un procès pendent en la court entre deux gros seigneurs desquelz l'un estoit monsieur de Baise-cul, demandeur, d'une part : l'autre, monsieur de Humevesne, défendeur, de l'autre, desquelz la controverse estoit si haulte et difficile en droict, que la court de parlement n'y entendoit que le hault alemant » (II, 10).

Sur l'ordre du roi, les quatre plus savants hommes de France et les principaux recteurs des universités, non seulement de France, mais d'Angleterre et d'Italie, s'assemblèrent, et durant 46 semaines essayèrent en vain de tirer au clair ce cas épineux. Un jour qu'ils étaient tout « philogrobolisés du cerveau », Douhet¹, le plus avisé d'eux tous, proposa de mander Pantagruel dont la renommée s'était répandue par le monde. Ils le prièrent de venir sur l'heure et lui livrèrent un tas de sacs de paperasses « qui faisoient presque le fais de quatre gros asnes couillars ». Mais Pantagruel leur demanda si les deux seigneurs en procès étaient encore vivants, et dans ce cas de détruire tout ce fatras de procédure et de faire comparaître

1. Briand Vallée, seigneur de Douhet était un ami de Rabelais de même que le médecin Rondelet qui sous le pseudonyme de Rondibilis donne une consultation à Panurge en mal de mariage au 3^e livre. C'est une preuve ajoutée à d'autres que beaucoup de personnages du *Pantagruel* appartiennent à l'histoire.

les plaideurs. Les juges étonnés de cette nouveauté obéirent pourtant à l'ordre de Pantagruel qu'appuyait fortement Douhet.

Baisecul et Humevesne étant présents, le premier, qui était demandeur commença en ces termes :

« Monsieur, il est vray que une bonne femme de ma maison portoit vendre des œufz au marche — Couvrez-vous, Baisecul, dist Pantagruel. — Grand mercy, Monsieur, dist le seigneur de Baisecul. Mais à propos passoit entre les deux tropiques six blans (pièce de monnaie) vers le zénith et maille (pièce de monnaie), par autant que les mons Rhiphées avoyent eu celle année grande stérilité de happelourdes (bourdes), moyennant une sédition de ballivernes meue entre les barragouins et les accoursiers (commentateurs d'Accurse¹) pour la rebellion des Souyces, qui s'estoyent assemblez jusques au nombre de bon bies (biais) pour aller à l'aguillanneuf (au gui l'an neuf) le premier triou (jour) de l'an, que l'on livre la soupe aux bœufz, et la clef du charbon aux filles pour donner l'avoine aux chiens. Toute la nuict l'on ne fait, la main sur le pot, que depescher bulles à pied et bulles à cheval, pour retenir les bateaulx, car les cousturiers vouloyent faire des retailions desrobez une sarbataine (sarbacane) pour couvrir la mer Oceane, qui pour lors estoit grosse d'une potée de chous, selon l'opinion des boteleurs de foin ; mais les physiciens disoyent que à son urine ilz ne congnoissoyent signe évident au pas d'ostarde (outarde) de manger bezagues (hache à deux tranchants) à la moustarde si non que messieurs de la court feissent par bémol commandement à la verolle de non plus allebouter (grapiller) après les maignans (chaudronniers ambulants), car les marrouffles avoient jà bon commencement à danser l'estrindore (danse anglaise) au diapason un pied au feu et la teste au mylieu, comme disoit le bon Ragot. Ha ! Messieurs, Dieu modere tout à son plaisir, et contre fortune la diverse un chartier rompit nazardes son

1. François Accurse, célèbre juriconsulte italien, né à Florence, un des rénovateurs du droit romain (1182-1260).

fouët... A tout le moins, qui ne voudroit lascher l'oyseau devant talemouses (casse-museau, espèce de gâteau dur) que le découvrir, car la mémoire souvent se pert quand on se chausse au rebours? Sa, Dieu gard de mal Thibault Mitaine. — Alors, dist Pantagruel : Tout beau, mon amy, tout beau, parlez à traict et sans cholère. J'entends le cas, poursuyvez. — Or, Monsieur, dist Baisecul, la diete bonne femme disant ses gaudez (prières) et audinos, ne peut se couvrir d'un revers fault montant par la vertuz guoy des privilèges de l'Université, sinon par bien soy bassiner anglicquement, le couvrant d'un sept de quarreaux et luy tirant un estoc vollant au plus près du lieu où l'on vent les vieux drapeaulx dont usent les paintres de Flandres quand ils veulent bien à droict ferrer les cigalles ; et m'esbahys bien fort comment le monde ne pont, veu qu'il faict si beau couver ».

Le seigneur de Humevesne ayant voulu interpellier, Pantagruel se fâche et lui ordonne le silence.. — « Voyant doncques, dist Baisecul, que la pragmatique sanction n'en faisoit nulle mention, et que le pape donnoit liberté à un chascun de peter à son aise, si les blanchetz (etoffes de laine blanche) n'estoyent rayez, quelque pauvreté que feüst au monde, pourveu qu'on ne se signast de ribaudaille, l'arcancier fraichement esmoulu à Milan pour esclourre les alouettes, consentit que la bonne femme escullast les isciaticques par le protest des petitz poissons couillatrys qui estoyent pour lors nécessaires à entendre la construction des vieilles bottes. Pour tant Jan le Veau, son cousin Gervais remué d'une busche de moule (mesure de bois valant 1/2 corde), luy conseilla qu'elle ne se mist point en ce hazard de seconder la buée brimballatoyre sans premier aluner (allumer) le papier à tant pille, nade, jocque, fore¹; *car non de ponte vadit, qui cum sapientia cadit*, attendu que messieurs des comptes ne convenoyent en la sommation des fleutes d'allemand, dont on avoit basti les Lunettes des princes imprimée nouvellement à Anvers. Et voylà, Messieurs, que

1. Jeu inconnu cité dans la liste des jeux de Gargantua (I. 22)

faict mauvais rapport ; et en croy partie adverse, *in sacer verbo dolis...*

Et par ce moyen fut grande année de quaquerolles (escargots) en tout le pays de Artois, qui ne feust petit amandement pour messieurs les porteurs de cousteretz (fagots de petit bois). Quand on mangeoit sans desguainer cocques cigruës à ventre deboutonné. Et à la mienne volonté que chascun eust aussi belle voix, l'on en jourroit beaucoup mieulx à la paulme : et ces petites finesses qu'en faict à étymologizer les patlins (chaussures de femme) descendroyent plus aisément en Seine pour tousjours servir au pont aux Meusniers, comme jadis feut decreté par le roy de Canarre, et l'arrest en est au greffe de céans. Pour ce, Monsieur, je requiers que par vostre seigneurie soit dict et déclairé sur le cas ce que de raison, avecques despens, dommaiges et interestz ». (II, 11).

Baisecul ayant terminé, c'est au Seigneur de Humevesne d'exposer son cas. Nous ne citerons pas sa plaidoirie (II, 12).

Le style du défendeur est aussi incohérent que celui du demandeur. Après qu'Humevesne eût achevé, Pantagruel dit au Seigneur de Baisecul : « Mon amy, voulez-vous rien répliquer ? A quoy respondit Baisecul : Non, Monsieur, car je n'en ay dict que la vérité ; et, pour Dieu, donnons fin à nostre différent, car nous ne sommes icy sans grand frais ». Alors Pantagruel se leva et après avoir fait un ou deux tours dans la salle en méditant profondément, devant tout les présidents, conseillers et docteurs assemblés, prononça l'arrêt dans le même langage incompréhensible. Mais chose qui ne s'était vue en justice depuis le déluge, les deux parties s'estimèrent satisfaites de la sentence et la Cour en resta bien trois heures évanouie d'admiration et ne put être tirée de son extase qu'à grand renfort d'eau rose et de vinaigre.

Le procès Baisecul, Humevesne avec l'histoire de Bridoye (III, 40) qui réglait ses jugements « par le sort des dés » et celle de Perrin Dandin (III, 41) qui faisait d'abord boire les parties en « symbole » de réconciliation, est une des grandes satires de Rabelais contre les plaideurs et les juges. Il a voulu

se moquer de la langue juridique, de l'encombrante paperasserie qui éternisait et rendait encore plus obscurs les procès et pour cela il a imaginé de faire plaider deux fous.

Les commentateurs de la grande édition *variorum* de Rabelais ont vu dans cette plaisante satire une allusion au fameux procès historique entre Louise de Savoie, mère de François I^{er} et le connétable de Bourbon, traître à la France, procès qui amena la disgrâce de ce dernier. C'est possible¹. Mais ils tombent dans l'extravagance, quand ils veulent expliquer jusqu'aux détails et prétendent que la bonne femme qui portait ses œufs au marché, était Louise de Savoie en personne, ou que l'amende payable à *la my aoust en mai*, donnée à Baisecul par Pantagruel signifie ici : « au sens propre, à la my aoust en mai, c'est jamais ; au sens figuré, c'est un miaulement de chats en chaleur au mois de mai, et par conséquent une allusion à la duchesse d'Angoulême qui avait été amoureuse comme une chatte du connétable. »

Puisque ce sont des fous, que Rabelais a voulu mettre en scène, voyons comment il les a représentés.

OBSERVATION

I. La plaidoirie de Baisecul que nous prenons pour exemple est rendue absolument incompréhensible par l'abus des néologismes. A vrai dire, le plus souvent, ce ne sont pas de purs néologismes, mais plutôt des paralogismes, c'est-à-dire des mots détournés de leur sens commun. Cette transformation des mots nous semble ici correspondre à un affaiblissement

1. Il est plus probable que l'épisode de ces deux plaideurs fut suggérée à Rabelais par une affaire judiciaire à laquelle il fut mêlé. (Voir *Propos d'A. France*, recueillis par Paul Gsell Paris 1921.)

On trouve constamment dans le *Pantagruel* des réminiscences d'événements authentiques de la vie de Rabelais. Comme le dit Remy de Gourmont : « Les observations les plus fructueuses sont celles que l'on a faites sans le savoir ; vivre sans penser à la vie est souvent le meilleur moyen d'apprendre à connaître la vie. » La création subconsciente. In. *La culture des idées*. Mercure de France.

de la mémoire verbale dans son pouvoir d'évocation. — En effet dans ce fatras qu'est le discours de Baisecul, il est possible de reconnaître des locutions consacrées, des termes de la langue familière ou savante, des proverbes, des dictons populaires¹ qui sont déformés par des mots surajoutés, intervertis, corrompus, substitués, et dont le sens ne s'accorde plus avec la signification générale de la phrase de telle sorte qu'on se trouve en face d'un enchaînement ininterrompu de coq-à-l'âne.

Ainsi la phrase « *mais à propos passoit entre les deux tropiques six blans vers le zénith el maille* » est une locution courante de la langue astronomique, mais qui est déformée par les mots : *blans el maille* remplaçant les mots propres.

Dans : « *à l'aguillanneuf le premier trou de l'an...* » *trou* est mis pour *jour*.

Dans : « *... que l'on livre la soupe aux bœufs et la clef du charbon aux filles, pour donner l'avoine aux chiens.* » il y a une interversion : *soupe* étant à la place d'*avoine* et *avoine* à la place de *soupe*.

De même au lieu de « *... son cousin Gervais remué d'une busche de moule...* » doit-on lire, *remué d'une moule* (mesure) de *busche*.

Dans : « *Toule la nuict l'on ne feit, la main sur le pot, que depescher bulles à pied et bulles à cheval, pour retenir les baleaulx...* » *pot* remplace un substantif que d'ailleurs nous ne devinons pas.

Dans : « *Contre fortune la diverse un chartier rompit nazar-des son fouel.* » nous trouvons altéré le vieux proverbe :

Contre fortune la diverse

N'est si bon charretier qui ne verse. (2)

Nazardes étant peut-être mis pour *naguère*.

II. A côté de ces paralogismes, citons quelques mots qui sont vraisemblablement des néologismes : *accoursiers*, *audinos*, *brimballatoyre*, *anglicquement*.

1. Voir Jean Plattard. *L'œuvre de Rabelais*, p. 313.

2. Rabelais, édition Le Dentu. *Rabelaisiana*.

Il ne peut être question d'analyser les phrases une à une. Le texte est rempli de calembours, de dictons appartenant à la langue du xvi^e siècle. Nous ne pouvons plus les comprendre et c'est ce qui nous prive de la plus grande partie du comique de cette histoire. Les quelques exemples que nous avons choisis suffiront sans doute, nous l'espérons, à signaler chez notre sujet la formation des néologismes.

Il nous semble en résumé avoir affaire à des néologismes passifs, productions spontanées du simple automatisme psychologique, et formés grâce à la loi générale d'association par contiguité ou ressemblance (pour n'être pas très perceptible dans les paroles de Baisecul cette association n'en existe pas moins) plutôt qu'à des néologismes actifs. Ces derniers, comme nous l'apprend Ségla^s ¹ « sont créés avec intention et correspondent à une idée, plus ou moins nette d'ailleurs dans l'esprit de l'individu. Dénués de sens, pour tout autre que lui, ils acquièrent une signification spéciale, lorsqu'on en fait la clé. Cette espèce de néologisme fourmille dans le langage courant ». On la trouve dans les délires systématiques, car elle répond à des associations systématiques résumées en un mot nouveau qui persiste.

Ce n'est pas le cas chez M. de Baisecul et sa plaidoirie qui renferme des locutions toutes faites, des proverbes, des calembours populaires n'est pas une création, mais une répétition automatique de synthèses verbales.

III. Les néologismes ne sont pas la seule modification du langage que nous observons chez notre sujet.

La verbigération est évidente tout au long du discours. On entend fort bien le seigneur de Baisecul débiter ses phrases prétentieuses sur un ton grave et pathétique. Avec quel sérieux il doit déclarer :

« *Je m'esbahys bien fort comment le monde ne pont, veu qu'il faict si beau couver* », ou « *Car la mémoire souvent se pert quand on se chausse au rebours. Sa Dieu gard de mal Thibault Mitaine* ».

1. Ségla. Des troubles du langage chez les aliénés. Paris 1892.

Pantagruel est même obligé de l'arrêter et lui conseille de parler sur un ton mesuré.

IV. Quant à la syntaxe elle est à peu près respectée. Les néologismes ne concernent que les substantifs. Les verbes, parfaitement conjugués, s'accordent le plus souvent avec le sens de leurs sujets ou de leurs compléments. Les adjectifs sont de même accordés en genre et en nombre avec les noms auxquels ils se rapportent. Nous n'avons donc pas affaire à du jargon petit nègre. Tout le monologue de Baisecul, malgré son absurdité, a une certaine allure, qui tient à ce que la structure de la phrase est respectée.

V. L'incohérence du langage que nous venons d'analyser dénote un désordre de la mémoire. Cependant, il ne faudrait pas croire que cette faculté soit entièrement troublée. Les locutions, les proverbes que nous avons cités, indiquent un certain état de conservation des mots. D'autre part, Baisecul fait allusion à des événements historiques qui témoignent de l'ancienne activité de sa pensée : La Pragmatique Sanction¹, la rébellion des Suisses, un livre nouvellement imprimé à Anvers; ou à des souvenirs personnels : Jean le Veau et son cousin Gervais, le bon Ragot, l'ami Baudichon. Enfin, quand on l'interrompt, il revient à son sujet pour retomber ensuite dans sa confusion. On dirait un homme qui, voyant passer en foule sur le champ de la conscience des souvenirs flottants, des images incoordonnées, ou n'ayant que des liens fortuits, illogiques, puise au hasard des mots et des locutions, pour les exprimer, de sorte que l'absurdité des images et celle des mots, s'enchevêtrent et s'engendrent l'une l'autre. C'est une rumination à vide, comme dit J.-J. Rousseau, mais aggravée par le déficit de la mémoire verbale.

Une telle perturbation du langage ne s'observe guère que chez les déments et Séglas écrit, en effet, que « par suite de

1. La dernière Pragmatique Sanction est de 1515 et le 2^e livre de Pantagruel a été édité en 1533.

l'affaiblissement de leur mémoire, ils détournent les mots de leur sens, les écorchent et forment ainsi des mots nouveaux¹. » Aussi, nous a-t-il paru intéressant de citer ici la lettre d'un dément précoce, que nous devons à l'obligeance de M. le Dr Latreille.

Monsieur,

« Convaincu de l'augure indicible qui ne se tait à vos yeux, je me redonne de l'entente l'exprès d'une féconde dans le discernement que nul n'exhala au tribut d'un mondene se cédant qu'en imposture équestre. Loi d'un dictateur ne concevant l'appréhension de l'errudit sous les auspices de l'intellectuel ou ne miroitent les sentiments du tertiaire dans une lugubre impétuosité recrutée en Dieu lui-même se fléchissant à l'oracle du don, dans les sceptes même de Jéhôva redotant de l'éclair le secouant de l'arme vengeur. Inédit sera le long et torturant séjour qui ne calque que le raidit de l'expiant en lui dans une délivrance, où nes'accréditent les submerfuges dans les extases de l'être se simplifiant. Octroi indivisible de Dieu en Dieu ou ne se recèle que l'ample dans le livide à vos sens couvrant du baiser la myrhe qui se donne en regards dans l'écueil du passé.

Rénové de l'être mortel, je cède à l'angoissant dans une simplexe à vos droits ne revêtant du Dogme que l'équase du mot de l'Etat se résolvant en décade sous les bases du créateur, le grand dénouement de l'ombre, les bergants d'illusions éphémères sous des codes pré-conçus. Spontanné de l'exode, où ne se libère que le présim de l'art, je ne docte que le simple dans l'œil agrandi des méthéores ou ne se fusent de l'apat, les exquis de l'onde qui me superche me dressant contre l'arrêt irréfutable qui ne se créera.

Tout retard ne s'accrédite à un fait et le retend du tyran ne peut qu'accroître le stridum qui laisse dans les nephtes de la vie la mort de l'antre, sous les records du vaincu, dans l'inconcevance des pleurs.

Recevez avec l'acceptation égèbre qui mesied l'assurance de ma plus haute considération en épopée ».

1. Séglias, *Loco cit.* chap. 4.

Nous retrouvons dans cette lettre, toutes les modifications du langage déjà signalées dans la plaidoirie de Baisecul.

1°. *Paralogismes*. — Les mots sont constamment pris les uns pour les autres et contribuent en grande partie à rendre cette lettre incohérente ;

2°. *Néologismes* dont voici quelques exemples : *lerlaire, sceple, submerfuge, équase, présim, stridum, égèbre* ;

3°. *Vergibération*. — Le style grandiloquent d'une allure métaphysico-religieuse, se prête au ton oratoire ou magistral ;

4°. *Harmonie de la phrase conservée alors que le sens du mot est profondément troublé*. — La syntaxe, pour être un peu moins respectée que précédemment est relativement correcte. Le style évidemment ne ressemble pas tout à fait, à celui de Baisecul. Mais c'est que l'un ne révèle qu'un petit seigneur de campagne aux idées prosaïques, alors que l'autre est d'un homme plus instruit, habitué à manier les termes philosophiques et religieux (c'est en effet un normalien) et qui nous donne l'impression d'avoir même recherché une certaine cadence, un rythme poétique.

Toutes ces modifications sont caractéristiques. Les seigneurs de Baisecul et d'Humevesne plaident comme l'auteur de la lettre écrit. Ils sont tous trois atteints de la même maladie mentale : la démence précoce.

Cependant, en l'absence de tous les autres symptômes psychiques et somatiques de cette psychose, on pourrait un moment, se demander, en se basant sur la simple incohérence du langage, si Baisecul ne devrait pas être plutôt rangé parmi les débiles mentaux. Mais notre hobereau, pour n'avoir jamais prétendu à la supériorité de la pensée a certainement joui d'une intelligence moyenne. Plusieurs de ses souvenirs montrent qu'il ne demeurerait pas étranger aux événements de son époque. Malgré la perte du symbolisme verbal qui nous dissimule le plus souvent l'activité de son esprit, il n'est pas douteux que cette activité existe encore dans une certaine mesure. Surtout, la débilité mentale ne saurait offrir un langage aussi farci de néologismes tout en respectant

le cadre normal de la phrase et les règles compliquées de la syntaxe usuelle. La langue du débile tend à l'anarchie du jargon de l'enfant.

Pour en revenir au procès qui a fait l'objet de cette étude, on peut se demander comment Rabelais a eu l'idée d'écrire six à huit pages de ce style baroque de dément précoce. Mais, ne l'oublions pas, une des sources de son imagination est la passion du mot. Selon un des plus pénétrants de ses critiques : « Il voit le mot, il l'entend, il le perçoit, non seulement dans les rapports qu'il entretient avec le reste de la phrase, avec l'idée, mais en lui-même, dans son aspect, son étymologie, sa sonorité, ses diverses nuances de sens, sa valeur métaphorique même usée et triviale... Préoccupé de nous faire rire, il s'amuse soit à déformer les mots, soit à feindre les distractions de langage, sources d'équivoques plus ou moins plaisantes, soit à altérer une expression métaphorique en lui restituant inopportunément sa valeur pittoresque, soit à insérer dans son discours des clichés populaires, dictons, bribes de chansons, rimes ou assonances ¹. »

Jamais, cette extraordinaire passion verbale, ne s'exerça mieux que dans les prologues des cinq livres de son œuvre, (le prologue du tiers livre surtout). C'est que, ajoute M. Jean Plattard, l'auteur « assume le rôle de bonisseur qui doit d'abord attirer la foule autour de ses tréteaux, la retenir et conquérir son attention. Il remplace, par des facéties, la gesticulation comique et les pitreries. » De là cet élément réaliste de son style — le sens de la langue parlée, la notation fidèle de la parole — qui devait faire de ses chroniques, une œuvre vraiment populaire.

On comprend alors qu'il ait pu composer cet étrange procès. Tandis que d'autres se plaisent à écrire une langue correcte, lui, se divertissait à aligner des kyrielles d'épithètes, à brasser proverbes, calembours, chansons, mots grecs et

1. Jean Plattard, *Loco cit.* p. 310.

latins, mots d'argot, mots forgés, pour la plus grande joie de goûter des sonorités bizarres, pimentées par la cocasserie des coq-à-l'âne. Emporté par sa passion il ne se connaissait plus. Sa claire raison un moment abdiquée, il laissait galoper, la bride sur le cou, sa fantaisie géniale servie par une prodigieuse mémoire. Et c'est ainsi, que nous voyons reproduit, à notre grand étonnement, le langage même de la démence.

CHAPITRE VI

Observation et Imagination

Si notre travail a bien rendu notre pensée nous voudrions éviter un reproche : celui d'avoir osé inventer un Rabelais psychiatre, qui viendrait prendre place à la suite des Rabelais médecin, anatomiste et physiologiste, légiste, protestant, révolutionnaire que l'on a successivement étudiés. Nous fondant sur l'admirable part d'observation humaine que l'on trouve dans son œuvre, nous avons essayé de rapprocher certaines de ses créations comiques de types bien classés de la psychiatrie moderne. Le rapprochement, comme nous espérons l'avoir montré, est parfois troublant. Cela veut-il dire que Rabelais ait réellement *observé* des fous, au sens que l'on donne à ce mot en clinique? Sans doute Rabelais a aimé et pratiqué la médecine. Il expliqua à Montpellier les *Aphorismes* d'Hippocrate et *l'Ars parva* de Galien et en publia des éditions; un des premiers il a osé faire publiquement des «travaux pratiques» d'anatomie, il a rapporté d'Italie des drogues et des herbes médicinales; à l'hôpital du Pont-du-Rhône, à Lyon, il dirigea un service de vénériens. Dans son *Pantagruel* il ne cesse de penser à ses malades. Ecoutez-le à chacun de ses prologues : « Beuveurs trèsillustres et vous vérolez très précieux, car à vous, non à aultres, sont dédiéz mes escriptz.. » — Mais de là à supposer qu'il ait réellement étudié des délires d'imagination, des démences séniles et des démences précoces, il y a loin. Tout au plus pourrait-on dire que sa profession médicale en aiguïsant chez lui le sens de l'observation, lui ait permis de remarquer et de noter ce que les plus doctes de ses contemporains ne

voyaient pas. Rabelais déborde par son large tempérament, son vaste cerveau, tous les points de vue particuliers auxquels on peut l'examiner. Il est tout cela et bien plus encore.

Mais alors le problème reste intact. Comment imaginer que Rabelais ait forgé presque de toutes pièces des types pathologiques avec les troubles qui leur appartiennent en propre? — à vrai dire, le problème n'est pas nouveau. Shakespeare¹ en créant Hamlet, Macbeth et le roi Lear « a devancé son temps », Dostoïewsky² a étudié une foule de psychopathes et décrit avec une exactitude étonnante pour son époque, une aura épileptique (L'Idiot).

N'est-ce point que l'imagination ne peut s'affranchir de la vie et que la fantaisie n'est jamais l'irréalité. Il y a une vérité intérieure qui donne son unité et sa beauté aux créatures de l'art. On n'invente pas, on ne fait que se reproduire. Il est en nous, selon le mot de M. Léon Daudet, des « moi »³ innombrables, qui reposent à l'état de puissances virtuelles. Il appartient à certains hommes de cerner ces ombres, de les évoquer et de les traduire. Ainsi naissent ces figures géniales qui nous étonnent par une vague apparence fantomatique. » Voilà comment les grands hommes ne peuvent se tromper. Ils ont beau faire. Ils ont toujours raison, parce que leur invention au lieu d'être froidement calculée est un puissant instinct naturel. Ils créent comme les mères mettent leurs enfants au monde. Toutes les statues qu'ils pétrissent respirent sans qu'ils sachent pourquoi. Même tortues et bancales, elles palpitent. Elles sont nées viables, tandis que les images plus régulièrement modelées par d'autres sculpteurs restent mortes »⁴.

Mais nous ne voulons pas nous égarer dans le redoutable mystère des personnalités secondes. Qu'il nous suffise de

1. Régis. *La folie dans l'art dramatique*. Discours d'ouverture du XII^e congrès des médecins aliénistes et neurologistes de France et des pays de langue française à Grenoble, 1902.

2. G. Loygue. *Un homme de génie, Th. Dostoïewsky*. Etude médico-psychologique. Thèse de Lyon 1904.

3. Léon Daudet. *L'hérédité, Le monde des images*.

4. *Propos d'A. France* recueillis par P. Gsell, Paris 1921. p. 118.

comprendre que Rabelais a pu créer ces types d'une éternelle vérité humaine qui s'appellent : Panurge, Picrochole, Janotus de Bragmardo, Baisecul-Humevesne, etc... parce que à l'observation la plus fine de ses semblables il a su allier, en un mélange d'une saveur inoubliable, la richesse d'une imagination qui trouvait en elle même, dans ce « monde des images » intérieur (car le normal tient en germe le pathologique), les mille nuances d'expression propres à rendre les réactions d'une âme perversie, le jeu d'un esprit détraqué.

Au déclin de ce moyen-âge si troublé, il restait persuadé de l'universelle folie des hommes¹. « Et fol enragé serois si fol estant, fol ne me reputeis. » Mais le souffle de science, de scepticisme, annonciateur de la Renaissance, sa bonhomie charitable, l'inclinaient à se pencher vers ses frères avec un indulgent regard de bonté, avec un grand rire sain qui sait le bonheur de penser librement, le prix des joies simples et naturelles que prodigue un corps bien portant.

1. Le moyen-âge était pénétré de cette notion. Tout un genre théâtral se dénommait *Soties*. L'Alsacien Sébastien Brant publiait son *Narrenschiff* (1494); plus tard Erasme écrivait *L'éloge de la Folie* (1509) et Bonaventure Desperiers : *Cymbalum mundi* (1537).

CONCLUSIONS

I. L'œuvre comique de Rabelais, curieux mélange d'observation et d'imagination, est un véritable musée d'échantillons humains dont certains types à l'allure nettement pathologique nous ont surpris.

II. Analysant les fragments d'observations que Rabelais nous a laissés de ses personnages nous avons pu en relever les troubles psychiques et les comparer à ceux que la psychiatrie moderne a étudiés et classés.

III. La ressemblance est assez frappante pour que nous soyons tenté de considérer quelques-uns des héros du *Panlagruel* comme des malades mentaux que nous définirions ainsi :

a) Panurge est un « fou moral » si nous entendons bien ce terme équivoque dans le sens de perversion des sentiments moraux, le mot « fou » ne devant pas nous induire à supposer ici une déchéance intellectuelle que ne saurait présenter l'être le plus séduisant et d'esprit le plus vif de toute cette Comédie.

b) Le roi Picrochole au sens critique amoindri, à la volonté faible, est dominé par l'exubérance de sa vie affective, condensée en une passion unique, l'ambition, que nous voyons s'épancher brusquement sous forme d'un délire d'imagination.

c) Maître Janotus de Bragmardo à qui la vieillesse a fait perdre ses brillantes qualités de rhéteur scolastique, repré-

sente avec sa mémoire déficiente, le ralentissement de ses fonctions idéatives, la paralysie de l'affectivité, le type complet du dément sénile.

d) Les Seigneurs de Baisecul et d'Humevesne, dont la plaidoirie est pour nous incompréhensible, s'expriment en un langage qui par l'abus des néologismes, la verbigération, l'harmonie conservée de la phrase, doit être rapproché de celui de la démence précoce.

Vu :

Le Doyen,

D^r SIGALAS.

Vu : Bon à imprimer,

Le Président de thèse,

R. CRUCHET.

Vu et permis d'imprimer :

Bordeaux, le 9 décembre 1921.

Le Recteur de l'Académie,

R. THAMIN.

BIBLIOGRAPHIE

Principales éditions de Rabelais.

Esmangard et Johanneau (*ed. variorum*), 1823-26.

Burgaud des Marets et Rathery, 1857.

P. Jannet, 1868.

Marty-Laveaux, 1868-1903.

Moland (*Ed. Garnier*) avec glossaire.

Ouvrages relatifs à Rabelais.

Brémond Dr. — Rabelais médecin, Maloine, 1879.

Brunetière. — Histoire de la littérature française classique, 1904.

Fleury. — Rabelais et ses œuvres, Paris, 1877.

Gebhart. — Rabelais, la Renaissance et la Réforme, Paris, 1877

— Rabelais et Montaigne.

Gordon. — François Rabelais et la Faculté de Médecine de Montpellier, 1876.

Gsell. — Propos d'A. France, Paris, 1921.

Le Double (Dr.) — Rabelais anatomiste et physiologiste, Paris, 1899.

Plattard. — L'œuvre de Rabelais, Champion, Paris, 1910.

Stapfer (Paul). — Rabelais, sa personne, son génie, son œuvre, Paris 1889.

Thuasne. — Etudes sur Rabelais, Paris, 1904.

Tilley. — François Rabelais, Londres, 1907.

Revue des Etudes Rabelaisiennes (dix volumes, 1903-1912.

Ouvrages médicaux et psychologiques.

- Ballet (Gilbert).** — Traité de pathologie mentale, Doin, 1903.
- Bergson.** — Le Rire. Essai sur la signification du comique. Alcan, 1914.
- Capgras et Terrien.** — Délire d'imagination symptomatique de la démence paranoïde. Annales psychologiques, Avril 1912.
- Cullerre.** — Les frontières de la folie, Paris, 1888.
- Daudet (Léon).** — L'Hérédo — Le monde des images.
- Dupré et Logre.** — Les délires d'imagination. Encephale, mars, juin 1911.
- Grasset.** — Demi fous et demi-responsables, Alcan 1907.
— Le psychisme intérieur, Paris, 1906.
- Janet (Pierre).** — L'automatisme psychologique, Alcan, 1903.
- James (William).** — Précis de Psychologie.
- Kraepelin.** — Psychiatrie (8^e ed.), 1909.
- Lefèvre.** — Etude clinique des néologismes en médecine mentale
Thèse de Paris, 1890.
- Loygue.** — Un homme de génie. Th. Dostoïewsky. Etude médico psychologique. Thèse de Lyon, 1904.
- Régis.** — Précis de Psychiatrie, (5^e éd.), 1914.
- Rémy de Gourmont.** — La culture des idées. Mercure de France, 1910
- Ribot.** — Essai sur l'imagination créatrice. Alcan, 1900.
— Les maladies de la mémoire. Alcan, 1881.
- Roustan.** — Leçons de philosophie Tome I. Psychologie.
- Saint-Paul.** — Le langage intérieur et les paraphasies.
- Séglas.** — Troubles du langage chez les aliénés. Paris, 1892.
- Szmalzmann.** — Le Délire d'imagination. Thèse de Bordeaux, 1920.
- Tanzi.** — Néologismi degli alienati in rapporto col delirio cronico, 1889.
- Trélat.** — La folie lucide, étudiée et considérée au point de vue de la famille et de la société, 1861.
- Voivenel.** — Littérature et folie. Thèse de Toulouse, 1908.
-

